

Distanciation !

Distanciation sociale ! La formule reprise en boucle par les médias résonne comme un glas qui nous rappelle que la proximité et le contact social sont devenus mortifères. Pourquoi donc "sociale" ? N'est-il pas plus juste, plus humain, de parler simplement de distanciation *physique* ? La distanciation sociale est une injonction à l'isolement, au repli sur sa propre coquille qui, inévitablement, va se vider et se dessécher, parce que je ne suis rien sans l'autre, sans l'alter ego qui nourrit mon intimité et ma subjectivité. "Je est un autre" nous disait Rimbaud dans sa lettre à Paul Demeny le 15 mai 1871... Je comprends aujourd'hui combien cette affirmation est lourde de sens. L'identité se nourrit de l'altérité, notre subjectivité se nourrit constamment de la subjectivité des autres (ce que les philosophes ont appelé l'intersubjectivité) et, en ces temps de confinement, avec les perspectives d'un dé-confinement progressif qui risque fort de s'étaler dans le temps, le maintien de la distance physique avec les autres risque de toucher au plus profond de nos intimités. Certes la relation aux autres se maintient grâce aux écrans et, dans l'espace physique, en respectant les "gestes barrières", mais qu'il est cruel de rester dans cette putain de distance d'au moins un mètre dans les contacts avec autrui. C'est sûrement ma culture méditerranéenne qui parle ici (je fais partie de la catégorie de ceux qu'on qualifie de "tactiles") ; je sens quotidiennement le poids de la frustration de ne pas pouvoir serrer dans mes bras mes enfants, mes petits- enfants, de ne pas pouvoir donner la petite tape amicale sur l'épaule de mon pote, signe de notre complicité du moment. Je vis la distanciation physique comme un régime psychique d'amaigrissement... Comment s'accommoder d'un tel sevrage dont je comprends l'injonction pour les raisons sanitaires que tout le monde sait, mais qui ne manquera pas d'engendrer des effets secondaires insoupçonnés ?

Il va donc falloir inventer de nouvelles formes de contact, contacts sans contact, quelle gageure ! Entre parenthèses, j'ai le sentiment que nous assistons de façon subreptice à une (re) sacralisation du corps, avec toute l'ambivalence du terme !

Le sacré désigne en effet une réalité ambiguë comme en témoigne la double étymologie du mot. Le latin « sacer » signifie tout d'abord ce qui est digne d'un respect absolu, ce qui est séparé et interdit, mais en incluant aussi la possibilité d'une transgression de ces limites, d'une profanation (littéralement « rompre l'enclos »). Du même coup, le mot désigne aussi l'état de celui qui a transgressé ces règles (ou ces lieux) et qui se trouve alors contaminé par une souillure qu'il faut impérativement purifier. Parfois même, cette souillure est telle que seule la mort peut en délivrer la communauté. Respect absolu d'une réalité séparée et inviolable mais aussi flétrissure du profanateur : cette ambivalence se retrouve littéralement dans la représentation religieuse du corps, ambivalence qui transforme le corps en « chair ». La chair est tout à la fois ce territoire fragile qui doit être préservé du péché, et cet objet méprisable car *lieu* du péché. A la fois soustrait à la profanation et profanateur, le corps charnel est donc soumis à un double interdit mais dont l'effet est le même : le corps est

inviolable parce qu'il est, dans sa vulnérabilité, l'expression du mystère de la création, et parce qu'il est, pour reprendre Platon, « le tombeau de l'âme », ce réservoir immonde d'excréments et de désirs monstrueux. Cette ambivalence, quoique dépouillée de sa signification religieuse originelle, me paraît criante dans la situation présente. Le corps de l'autre, sauf si nous partageons le même toit, fait l'objet d'un interdit absolu, et la transgression de cet interdit est véritablement, dans le contexte, une profanation. Rompre la distance physique, c'est souiller et se souiller. La mondialisation a rendu poreuses les frontières ; le coronavirus les rétablit de façon drastique entre les corps !

Fin de la parenthèse : inventer de nouvelles manières d'être au contact des autres, mais sans contact de proximité ? Serrer des mains, donner l'accolade, prendre dans ses bras, caresser le front ou la joue d'un enfant, ces formes innombrables de communication charnelle et empathique sont censurées, sacrilèges pourrait-on dire. Il faut donc faire sans ces contacts peaux à peaux, boire l'apéro sans faire tinter les verres, sauf de façon virtuelle, (personnellement je vis ces contacts virtuels comme des expédients - je concède volontiers que c'est mieux que rien). Mais rien n'est plus perfectible que le corps et l'expression corporelle. Si le toucher n'est plus possible, alors il y a le regard, il y a les paroles, il y a les postures, toute une palette de modes d'expression qu'il nous faut explorer. Peut-être faudra-t-il apprendre à regarder autrement, et en retour à s'attacher plus au regard de l'interlocuteur, à parler autrement, et à être plus attentif à la parole de l'autre, à se tenir autrement devant l'autre pour compenser cette diète de la chair. C'est à ce prix peut-être que la distanciation physique n'aura pas raison de notre santé mentale, ne se transformera pas en réelle distanciation sociale et ne nous fera pas sombrer dans l'autisme généralisé. Je fais confiance à la créativité de l'expression corporelle, ce réservoir inépuisable de l'intentionnalité.

Michel Bottaro

Thonon les Bains (74)